

SQUIGGLE ET RÉSISTANCES

Marianne Simond

L'Esprit du temps | « Imaginaire & Inconscient »

2009/2 n° 24 | pages 165 à 188

ISSN 1628-9676

ISBN 9782847951622

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2009-2-page-165.htm>

Pour citer cet article :

Marianne Simond, « Squiggle et Résistances », *Imaginaire & Inconscient* 2009/2 (n° 24), p. 165-188.

DOI 10.3917/imin.024.0165

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Squiggle et Résistances

Marianne Simond _____

Le mot gribouillis, en français, ne signifie pas exactement l'anglais squiggle. Quand les traducteurs nous ont transmis *La consultation thérapeutique et l'enfant*, de D. Winnicott (1), ils ont gardé le mot retenu par l'auteur, squiggle (Gribouillis ou gribouillage se dit *scribble*). Les thérapeutes qui ont utilisé cette forme d'échange avec l'enfant, l'ont gardé aussi. C'est un biais riche et simple, fécond et peu dispendieux, pour engager le dialogue avec l'enfant, sur un plan décalé, dans les premiers temps de la rencontre et plus tard également. En français, on pourrait dire griffouillage, comme a choisi de le faire M. Taillandier, dans son article de ce même numéro (2).

Dans le GIREP, et à la suite de D. Winnicott, les thérapeutes d'enfants ont développé ce moyen, l'ont étoffé, l'ont utilisé, sans rigidité ni possessivité mais avec bénéfices, dans le travail psychothérapique avec l'enfant et dans certains cas, l'adolescent.

Un nom plus personnalisé lui avait été donné, qui traduisait le chemin suivi dans cette utilisation, on faisait du *traçadeux*. Les sonorités françaises (plus ou moins heureuses aux oreilles de certains) s'alliaient à l'inventivité dans ce néologisme dont il fallait régulièrement redire l'histoire. Alors que le *squiggle* était toujours là, reconnu de plus en plus largement avec son nom anglais.

Pour ma part, j'emploierai alternativement *squiggle* ou *traçadeux* ou *gribouillis*.

Dans ce même numéro, l'article de Madeleine Natanson (3) évoque l'utilisation du squiggle dans le déploiement du rêve-éveillé en séance. Pour Noël, dans sa double histoire d'enfant adopté le récit amené par la suite de

dessins en squiggle, doit aussi être double.

Après une présentation rapide du mode d'utilisation, en précisant son lien avec le principe du rêve-éveillé auprès de l'enfant, la clinique de deux cas d'enfants permettra de mesurer certaines modalités du squiggle, ses bénéfiques, ses limites. La résistance ou les résistances de l'enfant permettent d'identifier ces deux cas.

Le traçadeux de base

Il faut un paquet de feuilles blanches, des crayons de couleur et à papier, des feutres. L'enfant et moi sommes assis (sur des chaises) à deux côtés voisins d'une table carrée. Je commence ou bien l'enfant commence. Quand c'est la première fois, j'explique brièvement : je vais faire, ou tu vas faire un gribouillis et ensuite on essaie de voir quelque chose dedans. C'est souvent un peu plus tard que je dirai la suite. Si c'est moi qui commence, je fais un gribouillis qui ne ressemble à rien ; si c'est l'enfant qui souhaite commencer, il fait parfois un gribouillis qui ressemble à un dessin imparfait ou masqué, déguisé en gribouillis.

Celui qui n'a pas dessiné regarde le gribouillis, tourne la feuille dans les différents sens, puis trouve une image ; il est invité à mettre en évidence l'image choisie.

Nous notons au bas de la feuille, la date, le numéro de série du dessin et la légende que nous avons pu dégager.

Celui qui n'avait pas gribouillé le premier, va le faire maintenant. L'autre cherche à son tour une image à retenir, une image qui se dégage ou qui lui saute aux yeux. Le commentaire est choisi ensemble et on note à nouveau les indications de référence.

Je dis qu'on va en faire plusieurs comme ça et que, quand il y en aura assez, on ira se mettre près du divan, l'enfant étalera les dessins dessus ou bien par terre, et choisira un ordre et imaginera une histoire qui les relie.

Variantes

En fait, dès que l'enfant demande à interpréter le gribouillis, fût-il le sien, je favorise son intervention, pour que la mienne soit réduite au minimum. Parfois, j'interviens à peine, me bornant à gribouiller quand c'est mon tour.

Quand l'enfant ne trouve aucune image dans son gribouillis ou dans le mien, je peux en apporter une, ce qui implique que je me place comme l'enfant, face au gribouillis, à l'affût de tout ce qui peut faire image, comme

on regarde des nuages en y cherchant des formes connues.

Cela ne signifie pas que nous allons en rester là car parfois, bien que l'image que j'ai vue me paraisse assez évidente, l'enfant en choisit alors une autre qui me paraît pourtant approximative ou lointaine.

Dans les notations que nous faisons, comme des légendes au bas de la feuille, nous pouvons parfois noter plusieurs interprétations qui ont été données.

Certains enfants font des gribouillis qui leur prennent très longtemps, d'autres se contentent de quelques traces rapides.

Puis, nous avons suffisamment de feuilles, à partir de quatre parfois, s'il ne reste plus beaucoup de temps dans la séance. Mais cela peut aller jusqu'à une dizaine de feuilles. Alors nous nous déplaçons vers le divan, il y a un changement de posture, j'approche mon fauteuil et parfois l'enfant en prend un aussi qu'il approche, je suis à l'écoute et c'est l'enfant qui œuvre, qui œuvre et qui parle. Je questionne parfois.

Il n'y a jamais eu un nombre impair de feuilles, l'enfant apprécie particulièrement le « chacun son tour » et l'égalité finale dans le décompte des gribouillis tracés. C'est probablement un autre des bénéfices apportés par la proposition de squiggle, ce sentiment d'être *ensemble* embarqués dans la production imaginaire. Certains enfants en ont besoin pour se sentir en sécurité. L'enfant ressent aussi l'égalité, cela le rassure parce qu'il a le sentiment plus ou moins explicite qu'il n'a pas à faire tout le travail. Le sentiment plus ou moins clair d'avancer masqué est aussi probablement renforcé chez l'enfant par cette parité avec l'analyste, devant le gribouillis. L'importance que revêt pour l'enfant cette sécurité du masque, du travestissement que constitue le gribouillis, est un indice qu'existe une résistance chez l'enfant. On ne retrouve pas (ou pas autant ?) ce besoin de sécurité derrière une barrière séparant, apparemment, éléments apportés en séance et affects correspondants, chez les enfants très engagés dans le processus thérapeutique (un des indices possibles de cet engagement tient à la participation active de l'enfant à la demande de rendez-vous : « C'est lui (ou elle) qui nous a demandé de vous appeler »). Ceux-là mettent alors en scène, dès le début de la séance, dans un jeu ou un dessin, leur problème sous l'une de ses facettes et souvent, le savent, même si les masques de l'image existent aussi et peuvent signaler d'autres formes, d'autres types de résistances, le cas échéant. Pour un exemple de ce type d'engagement, on peut se référer au cas de Martin (4).

Ces diverses remarques nous amènent aussi à percevoir le squiggle, à percevoir l'acceptation de son principe par l'enfant, dans la séance, comme un compromis entre résistance (ou instance instigatrice) et Moi du sujet, dont la partie consciente accepte la cure ou la séance, parfois pour faire plaisir

aux parents, ou simplement par le lien d'obéissance de base, d'institution, qui l'unit à eux.

Quand utiliser le squiggle ou traçadeux pour la première fois

Il y a un cas qui semble évident, c'est quand l'enfant dit, en arrivant à sa séance, je vais dessiner, ou je voudrais dessiner et puis, une fois devant la feuille blanche, il se questionne, oui mais qu'est-ce que je vais dessiner ? Et le silence se fait, indice possible de résistance. C'est alors moi qui, après un temps, propose les dessins à deux. Dans ce cas de figure, l'enfant ne dit pas toujours oui à cette nouveauté.

S'il accepte, c'est souvent par curiosité, par sentiment de s'aventurer dans un inconnu qui ne peut pas être dangereux, qui peut même peut-être être amusant. C'est aussi, me semble-t-il, pour éviter la recherche de « ce que je vais dessiner » dont il a perçu, juste avant, la difficulté. Inconsciemment, l'enfant s'avance vers ces dessins sans forme préalable, comme vers un refuge : le Que vais-je dessiner ? n'évoque pas un choix entre tous les possibles mais seulement parmi tout ce que la résistance n'a pas bloqué, parmi ce que le contrôle inconscient a laissé passer. Ne rien dessiner de précis et trouver *après*, ce qu'on a dessiné, déjoue le blocage tendu par la résistance et le contrôle ou semble le déjouer.

Il y a aussi le cas où, après que j'ai proposé le matériel (je me borne à redire ce qu'il est possible d'utiliser et à laisser choisir l'enfant), les animaux, les animaux en bois, les animaux préhistoriques, la pâte à modeler, les feuilles, les crayons et les feutres, pour dessiner... l'enfant ne choisit rien de tout cela, je lui demande si nous avons déjà fait des traçadeux, des dessins à deux. Il arrive que cette proposition soit faite lorsque nous sommes assez avancés dans le travail. Et il y a des cas où je n'ai jamais eu à la faire et où elle ne s'est jamais présentée naturellement.

Une fois que l'enfant a essayé ce modèle, certains enfants ne peuvent s'en passer et redemandent à travailler, jouer ainsi, d'autres au contraire, semblent craindre que ce qui filtre alors les dépasse et reste même inconnu pour eux et préfèrent un support, un médium qui, lui, soit plus manifeste et explicite.

Squiggle et résistance

Le squiggle est donc approprié en cas de résistance de l'enfant, qu'il peut manifester par les différentes formes de blocage de son comportement ou de ses productions imaginaires ; lorsque cette résistance va jusqu'au refus de

cette proposition, je peux me mettre moi-même à faire un gribouillis et à montrer à l'enfant ce que cela produit et engager l'échange avec lui, de manière ainsi décalée. La résistance elle-même et ses formes variées apparaissent donc aussi dans le squiggle lui-même et son déroulement. Elles apparaissent aussi dans ce qui vient d'être évoqué et encore dans les propositions qui sont faites pour donner un sens aux traits embrouillés, gribouillés du squiggle produit. Ces résistances-là, je les observe, je ne les affronte pas non plus ni ne m'y oppose mais la répétition des squiggles ou des rêves-éveillés permettra souvent de donner un sens, d'abord métaphorique, à ce qui paraît faire blocage. Ce qui montre que le squiggle permet aussi de donner des appuis pour interpréter les résistances. Il n'est pas le seul à le faire, le rêve-éveillé par définition, par essence agit également ainsi et les dessins de l'enfant, ses productions, confirment souvent cette vertu pré-thérapeutique.

Résistance et résistances

« Est résistance tout ce qui s'oppose à ce que (le) travail (analytique) avance » (5), ainsi en parle Maurice Bouvet. Il poursuit : « Je m'efforce de ramener toutes les variétés de résistance à deux grands groupes : celui des résistances du transfert qui prennent leur origine dans l'activité transférentielle elle-même et celui des résistances au transfert qui s'opposent au développement souhaitable de cette activité. » (6) Il précise ensuite que pour ce qui concerne les résistances du transfert « il ne peut s'agir que de transfert d'émois et d'affects. (...) sans quoi (avec d'autres sens) tout serait une résistance de transfert. » (7)

Le cadre de cet article ne me permettra pas d'approfondir de manière spécifique l'analyse des différentes résistances mises en jeu. Je citerai plutôt chacune d'entre elles lorsque l'exposé la mettra en évidence, qu'il s'agisse de résistance de transfert, résistance au transfert, résistance au changement, résistance à la cure, ces deux dernières étant des résistances au transfert, résistance au rêve-éveillé, qui peut être, selon les cas, résistance au transfert ou résistance de transfert.

La résistance de transfert peut être mise en évidence à travers les formes qu'elle aura pu prendre, au cœur du rêve-éveillé, au cœur des productions de l'imaginaire, grâce aux images employées, aux liens entre ces images, aux mots utilisés pour les dire, les décrire, décrire leur enchaînement.

C'est sans doute une résistance au transfert que permet de surmonter le squiggle. Le sentiment évoqué plus haut, que l'enfant est à égalité dans la production des squiggles est en grande partie ou en totalité inconscient. Il s'ajoute au sentiment de sécurité que ressent l'enfant face à ce matériel qui semble anodin.

L'acceptation de faire du squiggle peut contourner certaines résistances : outre les éléments déjà notés plus haut, citons la résistance au changement née de la crainte inconsciente que le changement n'implique des efforts ; citons aussi la résistance à la cure née de la crainte inconsciente que celle-ci n'implique des remaniements dans des domaines que certaines instances psychiques ont décrété immuables, pour la sécurité même de leurs troupes.

L'enfant perçoit que les efforts craints, même de façon inconsciente, seront partagés avec l'analyste. Non seulement, il va pouvoir s'appuyer sur cette co-présence mais de plus il va se sentir sur un pied d'égalité, comme cela a été souligné plus haut.

Face aux conflits qui suscitent la résistance à la cure, résistance que l'enfant (ou ce matériel) contourne en acceptant avec plaisir de jouer à ce jeu-là, c'est probablement la partie saine du sujet qui *emporte le morceau*, cette partie qui partage le projet thérapeutique malgré tout, en venant aux séances, même « à reculons » : l'attrait d'essayer cette drôle de méthode, en s'appuyant sur le thérapeute, minimise la crainte de devoir affronter les conflits intérieurs et de remettre en question leur solution actuelle, fût-elle inadéquate.

Le cas de Maurice

Maurice est déjà venu avec ses parents, il y a plus de deux ans ; nous avons fait un cycle de cinq séances, à l'issue duquel j'ai exprimé l'indication d'un travail psychothérapeutique, tout en conseillant à la famille de prendre le temps d'évaluer les effets de ce bref travail exploratoire ; je demande aussi que chacun soit attentif soit à la sédation des difficultés soit à leur recrudescence. Maurice souffre d'un problème de séparation qui m'apparaît axé autour d'une problématique œdipienne.

Je suis en lien avec la pédiatre qui m'a adressé l'enfant et sa famille et c'est cette pédiatre qui à nouveau, lorsque des troubles sont exprimés en consultation avec elle, invite la famille à revenir me voir. Maurice a alors 8 ans. Si ses parents se sont décidés grâce aux conseils de leur pédiatre, lui-même est beaucoup moins convaincu. Il vient « à reculons » me disent les parents ; dans les semaines suivantes, il donne son accord et se montre même enjoué. Puis démarre le suivi thérapeutique, Maurice manifeste des résistances qui semblent toujours, en partie, des résistances au transfert mais ce sont bien des résistances de transfert qui font le cœur de ses expressions.

La résistance de Maurice se confond d'abord avec le contrôle qu'il met en place, qu'il avait mis en place, et qu'il avait probablement remanié quelque peu, progressivement, mais qui n'a pas été suffisant, l'été qui a

précédé ce nouveau rendez-vous, lors de la séparation d'avec sa famille, pour une semaine. Pendant cette semaine et les semaines qui ont suivi, Maurice a développé des troubles qui pourraient être répertoriés comme obsessionnels compulsifs. Plus que l'étiquette ainsi révélée, m'intéressent les modalités de ces troubles. Ils sont en rapport avec la propreté, Maurice craint les taches sur ses vêtements, il craint que ces taches ne se voient (certaines sont invisibles), qu'elles ne partent pas au lavage.

Un peu plus tard il s'avère, à ses yeux en tous cas, que c'est la séparation qui avait provoqué ces troubles. L'angoisse à laquelle elle avait donné lieu a donc cédé progressivement lorsqu'il a retrouvé sa famille.

Alors que, sous une forme que je décrirais comme encore contrainte, puis sous une forme libérée, le jour où il a fait du squiggle, Maurice a pu s'engager dans la cure, quelques mois après la première séance, il ne perçoit plus son angoisse. Il expose la sérénité qu'il ressent maintenant et pour l'avenir, puisque les vacances de l'été suivant ne seront pas l'occasion d'une séparation. Donc tout est réglé, pense-t-il.

Certes, nous pouvons nous dire que le règlement des difficultés n'est probablement que très insuffisant et qu'elles réapparaîtront dans une occasion ultérieure, espérons-le sous une forme atténuée et peut-être parce qu'un autre type de traitement intérieur aura été accompli par Maurice.

C'est en fin effective de ce travail que je peux noter tout cela, alors qu'après la séance de squiggle, si j'ai revu Maurice la semaine suivante, ensuite plusieurs séances ont été décommandées de suite. J'ai alors proposé une renégociation de l'engagement de base. Une nouvelle séance avec Maurice a lieu, il n'a plus envie de revenir, nous concluons. Dans une dernière séance, je reçois les parents sans Maurice, pour leur expliquer ce que j'ai perçu. Je fais le lien de manière de plus en plus probable entre une séance fabuleuse et une autre forme de résistance. Une intervention de ma part a-t-elle œuvré à contre-courant de l'effet bénéfique du squiggle ? L'effet bénéfique du squiggle s'est-il retourné contre lui-même, aux yeux de Maurice et de l'instance en résistance ?

Deux hypothèses se déclinent, dans l'une, la séance phare a permis à Maurice de déployer librement tout un pan de ce qui pouvait s'être bloqué et cela a remis en place tellement de choses qu'il n'a ensuite plus besoin d'être aidé, tout s'est vraiment résolu, au stade où il en est, ce jour-là et ceux qui ont suivi.

Dans l'autre hypothèse, la séance phare a permis à Maurice de se libérer de ses contraintes intérieures, de s'autoriser à déployer librement tout un pan de ce qui pouvait s'être bloqué. Cela a remis en place quelques éléments importants mais cela lui a aussi rendu un peu plus manifeste que ces fameuses séances l'empêchaient quelque peu de maintenir aussi puissant le contrôle qu'il exerce sur ses pulsions. Dans les jours qui ont suivi, il a trouvé des

adaptations comportementales et il a pu se caler dans les repères quotidiens de manière plus harmonieuse. Puis, insensiblement mais progressivement, il a élevé la barrière de sa résistance à poursuivre le même type de travail intérieur, il a consolidé son contrôle de manière à éviter toute reprise de cet abandon partiel qui avait pu le libérer mais qui avait mis en défaut ses forces de combat contre l'angoisse.

Dans cette deuxième hypothèse, je me demande aussi si la part que j'ai prise dans la séance et en particulier à la fin de la séance, quoique s'inscrivant elle aussi dans l'imaginaire, et quoique suscitée, demandée par Maurice lui-même, n'a pas dévoilé des liens que lui-même refusait de faire, ailleurs que dans l'imaginaire ? Ou bien alors si ce n'est pas lui-même qui, sa vivacité d'esprit aidant, s'est dévoilé à lui-même des liens qu'il ne pouvait pas encore supporter.

Lorsque je le revois la semaine suivante et même ultérieurement, il n'est pas possible de faire un squiggle. À la fin, Maurice me convainc qu'il ne craint plus rien, qu'aucune séparation n'est en vue et que cela va lui permettre de vivre cet été qui viendra, sereinement.

Une séance-phare

Dans les séances précédentes, Maurice n'a accepté l'imaginaire qu'à la condition de pouvoir écrire, ce qui lui venait, sur un petit cahier que nous avons confectionné avec des feuilles pliées, à la condition aussi de pouvoir l'écrire du mieux qu'il pouvait, sans fautes d'orthographe et d'une écriture extrêmement contrôlée. Là, Maurice a parlé des super-héros, de son père, dont il a pu dire que c'était un super héros. À travers ces textes, Maurice a travaillé à un passage d'un désir de toute-puissance (identification idéale à un super héros) à une acceptation de ne pas pouvoir être un super héros. Il a dit alors son désir d'identification à son père.

Le jour de la séance qui me semble emblématique des possibilités du squiggle, Maurice a d'abord décliné toutes les propositions d'imaginer que je lui ai faites. Finalement, je lui propose « les dessins à deux ». Pourquoi n'ai-je pas fait cette proposition plus tôt, je crois que c'est parce qu'il existe aussi des contrôles si puissants que même la proposition de squiggle ne permet pas de les lever. Je tente donc d'autres pistes et ne propose en général pas de prime abord le squiggle. Je crois aussi que cette façon de faire donne à la méthode une certaine force et une certaine puissance aux yeux de l'enfant, dont elle serait peut-être un peu privée, si elle était proposée, comme une simple autre méthode.

Maurice accepte et s'engage de manière assez libre dans une série de dessins faits à deux (Six au total) et quand vient le moment des récits à

imaginer, il produit une combinaison de plusieurs récits associés. Ce qui se passe chez cet enfant brillant, qui découvre là la liberté de l'imaginaire et n'en craint pas encore les dévoilements en images ou symboliques, c'est d'abord une succession de dessins non contraints, puis une profusion de récits. J'en compte quatre chez Maurice lui-même. Ils amènent la mise en forme de situations qui m'apparaissent œdipiennes. À ces quatre récits s'en ajoute un cinquième que je fais, à la demande de Maurice.

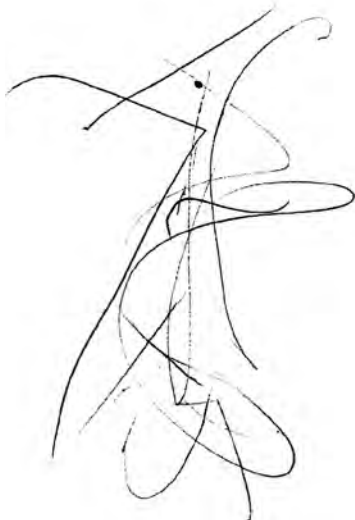
Ce que contient aussi cette séance-là, c'est le plaisir de Maurice de varier les récits, sa vivacité à imaginer, à se laisser conduire par ce qui lui vient, à le modifier dans le récit suivant. Ce que le contrôle maintient captif, Maurice a pu le laisser s'envoler, il a ensuite suivi le ballon délivré.

A-t-il ensuite intégré le souvenir du ballon libre, de sorte qu'il compose sa nouvelle identification ? Ou a-t-il pris conscience ou acte que le ballon captif lui était plus sécurisant ? Seule l'éventuelle suite permettra de le dire.

Les dessins



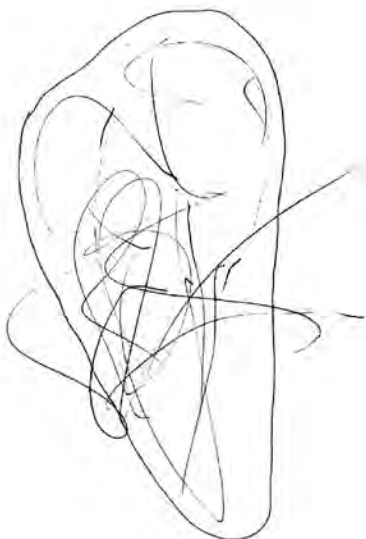
Dessin 1. Un vaisseau.



Dessin 2. Une sorte d'oiseau.



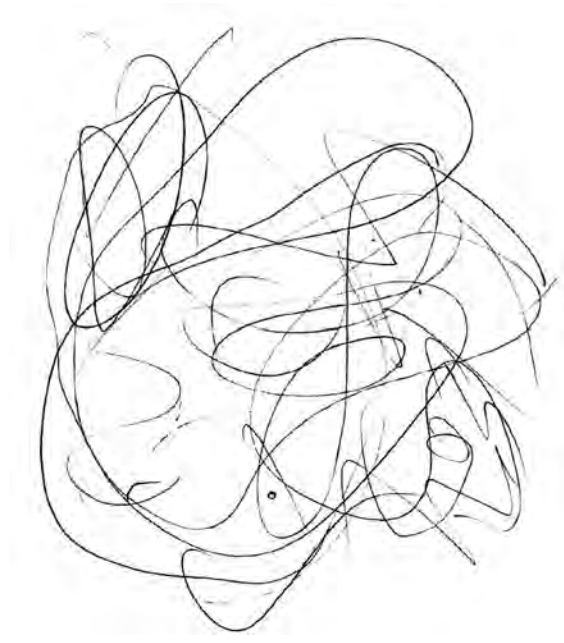
Dessin 3. Un bateau.



Dessin 4. Un gros cœur.



Dessin 5. Une dame.



Dessin 6. Un poisson.

Après le premier gribouillis, que j'ai initié et dont j'ai écrit la légende, Maurice a écrit ensuite lui-même chaque fois la légende. Pour le dessin 6, après le numéro, il a ajouté, entre parenthèses, dernier.

De nombreuses remarques pourraient être faites sur ces dessins, leur succession, la part prise par Maurice et par moi-même dans le gribouillis (pour ce qui est des significations, ce sont toujours celles de Maurice qui ont été retenues), dans l'enchaînement des mots-titres de chacun, indépendamment du gribouillis. Ainsi des associations peuvent-elles nous venir, avec la thématique de la séparation et avec les contenus œdipiens : le gros cœur qui décrit un modèle de dessin, une taille, correspond aussi à la tristesse ressentie lors des éloignements. Le dessin d'une dame est celui qui suit chronologiquement celui du gros cœur. Le poisson, animal vivant dans le milieu fluide de l'eau, salée ou douce, peut représenter l'enfant, dans son lien à la mère lors de la grossesse notamment. Il peut aussi représenter celui qui peut se glisser tout frétilant dans le lit parental, lit d'une autre rivière, et revendiquer une place qui lui sera en principe refusée. Il peut nous évoquer

aussi une thématique plus phallique, d'une représentation plus avancée encore de scène amoureuse imaginaire avec la mère.

Les trois derniers titres forment déjà une scène à eux trois, ou bien plusieurs scènes possibles et parmi les trois premiers, deux sont susceptibles de représenter des contenants. Ils sont de genre masculin (Cinq sur six des dessins comportent une légende au masculin). Plus qu'un navire, dans son sens ancien, le vaisseau évoque en fait un vaisseau spatial. S'il fait à nos yeux doublon avec le bateau, ce n'est pas le cas pour Maurice qui le situe bien dans un autre espace que celui de la mer ou de la terre, il est dans le ciel. À ce titre, il pourrait bien renvoyer à une figure paternelle, comme celle d'Ouranos, tandis que le bateau serait plus en lien avec la mère contenante.

Contrainte par le cadre de cet article, j'invite pour la suite le lecteur à poursuivre ses propres associations. La suite de la séance me semble en entraîner de nombreuses qu'il n'est pas possible de reprendre ici, qui déclinent le thème œdipien de manière assez riche.

Les observations concernant les résistances peuvent aussi se poursuivre. Celle de la notation expresse par Maurice, *dernier*, en fait partie.

Cinq récits

Voici les quatre récits apportés par Maurice :

Premier récit : La dame est sur la plage (Dessin 5). Elle est amoureuse (D. 4) du petit poisson (D.6) qui est super beau et soudain il (le petit poisson) voit un bateau de pirates (D. 3) et il y a une sorte d'oiseau (D. 2) sur le mât et après il y a un gros vaisseau (D. 1) qui passe juste au dessus du bateau.

Un échange suit ce récit et au bout d'un moment, Maurice me demande s'il peut faire une autre histoire, je lui demande s'il veut utiliser de nouveaux dessins, mais il décline cette possibilité : « non, avec les mêmes. »

*Deuxième récit : Un jour il y a un bateau (D. 3) et un vaisseau (D. 1) qui se battent, pour pêcher le petit poisson (D. 6) (ils veulent tous les deux le petit poisson ?) Oui. ... Qui (D. 4) aime (Maurice insiste particulièrement dans son ton sur ce verbe) la sorte d'oiseau (D. 2) qui est avec la dame, qui est **sur** (idem) l'épaule de la dame.*

Sans m'attarder, je suis tenue de citer ce passage de l'échange qui suit, pour les résonances œdipiennes qu'il recèle, et en particulier, une partie du traitement de la rivalité : (Comment ça va se terminer entre le bateau et le vaisseau, qui va pêcher le petit poisson ?) « Je sais pas, on dit que ça va durer très très très longtemps, et après personne n'a su qui avait gagné. » Puis, Maurice enchaîne : « Je vais essayer d'en faire une troisième. » Il ajoute « Ah ! C'est rigolo de faire ça. » (Je me souligne alors pour moi-même la liberté de

penser de Maurice, ce que je rectifie, tout de suite après, comme sa grande souplesse malgré la rigidité névrotique).

Troisième récit : Un jour, il y a un petit poisson (D. 6) amoureux, à côté de son amoureux (D. 4), (c'est-à-dire) de la sorte d'oiseau (D. 2) qui voit une dame (D. 5) emprisonnée dans un bateau (D. 3) de pirates. Maurice me fait rectifier: de pirate(s) parce que, ajoute-t-il, je ne sais pas s'il y en a plusieurs ou un. Après cette rectification, il insiste aussi pour que je mette un point et dit Donc il y a un point.

Puis soudain, c'est le numéro 1 maintenant, il y a un vaisseau qui vient le sauver.

Je voudrais prendre le temps, au moins dans cet article, et déjà dans la séance, d'associer entre le vaisseau sauveur, et le père super-héros, de noter les mentions en lien avec des résistances (la précision pluriel ou singulier, en particulier) et de leur donner un sens, par exemple, celui de protection vis-à-vis de contenus potentiellement dangereux, mais, comme s'il voulait ne laisser à personne ce temps où le sens se fraie son chemin, Maurice enchaîne sans interruption : « maintenant, j'ai une autre idée, je fais une histoire (c'est-à-dire un autre placement) et c'est toi qui dois la dire et après, je te dis si t'as trouvé » (...). La rapidité de son enchaînement se situe probablement du même côté que la vivacité et l'usage de la liberté trouvée ici mais il ne faut pas non plus lui dénier la connotation de résistance et de recherche de contrôle de la situation, tout comme si, par exemple, Maurice cherchait à s'empêcher de penser, de penser à autre chose. Comme s'il transformait cette séance d'expression de soi en un temps de test à mon égard, de vérification de mon éventuelle capacité ou incapacité à deviner ce qu'il ne tient pas à dévoiler.

Maurice fait son nouvel arrangement et me prévient : « Voilà, c'est dur parce qu'il y a beaucoup de mots qui sont entre les images. » Il est alors dans une sorte de défi avec moi, de jeu, de jeu sportif comme celui dans lequel ses parents et lui sont compétiteurs, chacun dans sa catégorie.

L'arrangement de la quatrième histoire est le suivant :

- D. 5 (une dame)
- D. 2 (une sorte d'oiseau)
- D. 6 (un poisson)
- D. 3 (un bateau)
- D. 4 (un gros cœur)
- D. 1 (un vaisseau).

J'ai moi aussi prévenu Maurice, ce que je vais trouver ne sera sûrement pas ce qu'il a lui-même imaginé, dans ce cas il me dira ce qu'il en est.

Ma proposition :

Une dame se promenait sur la jetée et elle a vu une sorte d'oiseau qui voulait manger un poisson. Mais dans le bateau, il y avait l'amoureux du

poisson. Il était très très triste et demanda au vaisseau qui était dans le ciel, d'attraper l'oiseau, pour récupérer vite vite vite le poisson avant qu'il ne le mange. Et la dame a tout vu.

Mon interprétation de cet arrangement n'est pas celle de Maurice : j'ai tenté de reprendre des éléments apportés précédemment par Maurice, et de mettre en évidence des affects ou des situations angoissantes qui me semblaient couler de source, je situe l'amoureux en dehors des dessins, c'est un tiers, mais il me semble alors respecter la succession des dessins dans l'espace. La référence à l'oralité que j'ajoute, est plus pré-œdipienne qu'œdipienne.

Voici le quatrième récit de Maurice :

Un jour, une éleveuse d'oiseaux et de poissons... ouh là là je me rappelle plus, était sur un bateau (D. 3) et il y avait quelqu'un à bord, amoureux d'une dame (D. 4) qui était dans le vaisseau.

Dans son quatrième récit, Maurice a lui aussi, sans probablement en avoir conscience, proposé une interprétation transférentielle (l'éleveuse d'oiseaux et de poissons, cela peut être l'analyste qui s'occupe d'enfants, et cette dernière peut aussi renvoyer à une fonction maternelle, parentale), tandis que je m'étais bornée à relever, me concernant, mon statut de personne qui assiste à tout cela, de même que ses parents, père et mère, assistent à ses efforts et à ses difficultés, sachant que c'est lui qui doit trouver ses solutions, dans le cadre triangulaire classique qui lui est donné.

Parmi la multitude de choses qu'on peut encore souligner, mais je ne pourrai être exhaustive, je commence par la variabilité des positionnements de Maurice au cœur de ses récits, au gré aussi des fils intérieurs que lui tendent à la fois sa vivacité d'esprit avec les mouvements de liberté qui l'animent et les chenaux qu'autorise le jeu des résistances et du contrôle. Ces positionnements on peut les observer dans les couples formés par la relation amoureuse au fil des histoires. Voici, pour chaque fois, le sujet et l'objet de cette relation : dame – petit poisson ; poisson – oiseau ; poisson – oiseau ; un tiers – le poisson (ma proposition) ; un tiers – la dame.

C'est à partir de là qu'on peut déduire, d'une part, que la révélation de la dame comme objet d'amour, associée pour moi à l'affect culpabilisant de Maurice, a pu ainsi s'opérer ou commencer à s'opérer et que cette révélation peut avoir eu une valeur très positive pour Maurice. Son premier récit exprimait-il une évidence ou un évident et profond désir (ma mère m'aime, que ma mère m'aime, que la dame aime le petit poisson que je suis) ? En tous cas la succession des couples ainsi formés, dans le sens où ils le sont (a aime b) montre comment le premier donne la qualité de sujet à la dame, tandis que le dernier lui donne la qualité d'objet d'amour, révélant le désir direct, le lien libidinal, du garçon à sa mère, lien libidinal qui après avoir

erré, s'est enfin établi dans le règne « humain » et non seulement animal.

Mais on peut observer aussi que, dans ce quatrième récit de Maurice, récit qu'il avait préparé semble-t-il, l'enfant perd pied. Il ne sait plus où il en est. Il essaie de retrouver la suite qu'il avait imaginée, la retrouve-t-il, laisse-t-il échapper quelque chose ? En tous cas, le contrôle dont il fait preuve habituellement se dévoile tout à coup inopérant ou insuffisant. Dans sa recherche d'identification à un père super-héros, Maurice se montre toujours très consciencieux et perfectionniste et, dans ce court récit, son image est un peu ébréchée. Son « ouh là là je me rappelle plus » ne me semblait pas angoissé, mais peut-être contrôlait-il aussi l'expression de son angoisse.

En tous cas, cette dernière partie de la séance peut accréditer la première hypothèse formulée concernant le refus de refaire du squiggle à la séance suivante et les décommandes des rendez-vous qui suivent la séance suivante pour aboutir à une interruption de fait de la cure : un signe lui a été donné, dans la séance même, qu'il ne contrôlait pas tout et qu'à l'aune de son Sur-Moi, il ne contrôlait pas suffisamment, les expressions de son imaginaire.

Ce qui peut en revanche accréditer la deuxième hypothèse, c'est la transformation du statut du lien libidinal. Partant d'un statut *a humain aime b animal*, puis *a animal aime b animal*, avec une variante qui implique la réciprocité, la transformation passe par la reprise du *a animal aime b humain*, nouvelle expression de réciprocité, par rapport au premier récit, et fait accéder, finalement au lien *a humain aime b humain*. On peut voir, dans ces diverses transformations, comme dans le lien final, l'avènement d'un sens, jusque là interdit, parce que porteur de la conflictualité œdipienne, un sens dont la révélation permet peut-être à Maurice un soulagement de la tension inconsciente, présente pour lui, dans ce que représente, pour lui, la séparation.

Le squiggle aura donc permis la levée des résistances mais ensuite deux cas de figures peuvent être retenus et discutés : dans le premier, vient un temps où la prise de conscience de la levée de la résistance s'accompagne d'un sentiment désagréable, non exprimé dans la séance mais peut-être éprouvé dans l'après-coup et Maurice, dans les jours et les semaines qui suivent, se raidit contre la liberté qu'il avait éprouvée avec les gribouillis et les récits qui en étaient nés. La résistance en cause relèverait à la fois de la résistance au transfert, à la cure, en ce que le sentiment de fragilité, du défaut de contrôle, aurait amené Maurice à se désengager de son effort pour résoudre son problème, de la manière souhaitée par ses parents (le travail psychothérapique avec moi) et relèverait aussi de la résistance au transfert, parce que les contenus mis au jour, auraient fait apparaître la force pulsionnelle probablement angoissante, liée au désir, mais aussi les affects liés à une culpabilité inconsciente, encore difficile à gérer.

Dans le deuxième, en revanche, on peut formuler l'hypothèse que dans sa structuration œdipienne, Maurice avait buté sur un point précis, en l'occurrence, le sentiment d'amour qui le guidait vers sa mère, que ce sentiment n'avait pas été suffisamment autorisé en son temps, avant de passer à l'étape suivante, de refoulement. En ce cas, on peut penser aussi que cette séance, par la variation des contenus sur le lien amoureux, le lien à la dame, le lien à la mère, par le revécu dans le transfert, au cours de cette seule séance, a permis à Maurice de restituer à cette phase du complexe, toute sa portée et de pouvoir ensuite reprendre son développement, libéré de cet amour, ce désir, qui auparavant souffrait de n'avoir plus l'opportunité de se dire mais qui dorénavant n'avait plus à se manifester avec autant de force, puisque l'opportunité de se dire, la séance de squiggle l'avait offerte. La fonction de réciprocité évoquée par les remaniements des récits successifs peut aussi avoir permis à Maurice de se rasséréner quant à la possibilité pour lui, d'être enveloppé de l'amour de sa mère, de manière imaginaire, et de garder le sentiment de sécurité qui pouvait en être retiré, comme une protection possible en cas de séparation.

Ces deux hypothèses n'attendent que l'épreuve de la réalité pour se préciser, puisque la suite du travail avec Maurice ne s'est pas consolidée avec moi et que nous avons choisi d'arrêter. Cependant, quel que soit le destin des résistances concernées, on perçoit bien combien le squiggle a pu permettre de les contourner, même si cela n'a pu être que temporaire. Dans le pire des cas, cette levée aura été trop brève pour permettre un aménagement en profondeur, peut-être parce que Maurice y aura investi trop massivement pour ne pas le regretter tout de suite après. Dans le meilleur des cas, la levée temporaire aura permis un aménagement rapide, mais riche et durable.

Le cas de Thierry

Thierry, 8 ans et demi, est au milieu de sa scolarité en primaire. Depuis presque le début de l'année, il pleure tous les matins, le maître en est excédé, cela le fait passer pour un tortionnaire, qu'il ne se sent pas être. La mère de Thierry me dit que c'est la grosse voix du maître qui angoisse Thierry. Nous travaillons sur la peur, je donne des éléments de fonctionnement relationnel pour chercher comment aider à dépasser la difficulté concrète et quotidienne, pour ne pas envenimer les relations parents-école et au contraire, pour rendre la scolarité de Thierry plus banale, plus sereine. Tout cela en même temps que je pratique un bilan psychologique, qui s'étale sur plusieurs séances. Celles-ci permettent à la fois de nouer la relation, la relation autour de l'imaginaire aussi et de mieux connaître le type d'orga-

nisation de Thierry et ses attitudes psychiques préférentielles. Il est dans le contrôle mais un contrôle difficile, difficile surtout à cause de ses émotions qui le débordent. Surtout, nous mettons le doigt sur sa grande difficulté à mettre en mots ses peurs. Quand il ira mieux, quelques mois plus tard et qu'il souhaitera arrêter ce travail, complètement dégagé de sa difficulté relationnelle avec son maître, nous pourrions dire qu'il a appris à parler au lieu de pleurer, à dire ce qui était difficile pour lui, au lieu de s'enfermer dans une attitude qui l'enfermait à double tour. Pleurer pouvait être nécessaire face à l'impossibilité de dire l'indicible de la mort, de la mort passée, de l'angoisse des parents et de leur souffrance, quand, avant la naissance de Thierry, un frère était né, avec l'annonce d'une malformation cardiaque, puis quand, ce frère une fois né, en dix jours, il était mort, avec d'autres malformations cardiaques qui n'avaient pu être décelées à l'échographie.

Thierry est là, pour sa séance, je lui propose de jouer et de parler, il exprime à sa manière ce qui lui vient, c'est un peu étroit, je sens qu'il manque de la liberté nécessaire pour s'abandonner au rêve-éveillé. S'il progresse ensuite petit à petit dans ses expressions, c'est grâce au squiggle. Et c'est grâce à ce qu'il fait de la proposition de squiggle.

Thierry empoigne les crayons, ce sont des crayons assez gros de section triangulaire aux angles arrondis, couleur bois clair, aux couleurs franches, aux mines larges. Il les prend d'abord chacun leur tour et trace des figures circulaires ovales concentriques de manière très fortement appuyée. Il prend d'autres crayons et trace encore, en prend trois ou quatre d'un coup et trace encore. Nous notons ce qu'il peut y voir ; malgré l'absence de figures particulières, nous trouvons toujours.

Finalement Thierry prend tous les crayons ensemble, il lui faut pratiquement les deux mains pour les tenir et il trace des cercles en appuyant très fort et en faisant des mouvements très rapides ; son mouvement est tellement puissant que la table et le sol en tremblent. Le mouvement dure et dure, la feuille se couvre et se recouvre, les traits passent sur les traits. J'aide Thierry en tenant la feuille. Il rit, il est vraiment à ce moment-là dans un moment d'expression, d'expulsion de quelque chose, son énergie porte au dehors ce quelque chose. Le plaisir semble intense. En fin de séance, il est vidé de toutes ses forces, il a tout donné. Je mesure la portée de la proposition que je lui ai faite et de la manière dont il s'en est saisi : elle est considérable. En même temps qu'il libère, qu'il libère des contenus pulsionnels intenses, Thierry s'adonne à une forme de remplissage de la feuille : il ne s'arrête pas de gribouiller, je note que je me demande quand il va s'arrêter. Alors que souvent les squiggles se terminent assez rapidement, un long moment est passé sur chaque feuille, chaque gribouillis. J'associe ce remplissage à l'expression aussi de la défense contre l'angoisse. C'est ici une forme de résistance, résistance de transfert, résistance au sens, résistance à la

figuration. Mais le deuxième temps vient toujours, celui de mettre des mots sur ce qu'on voit, puis le troisième, de relier ces dessins entre eux, par des chaînes de mots. Et dans le deuxième temps, la résistance cède parce que l'attitude psychique est autre : il n'est plus question de figurer (et ici, apparemment, de ne pas figurer), il est question de trouver, de reconnaître, de repérer, la défense doit s'adapter, se modifier, elle ne va plus empêcher la survenue de l'angoisse, elle va en travestir l'expression, en habiller la figuration, en figurer les contours.

Dans les contenus, Thierry aborde de manière encore implicite le thème de la mort, celui de l'angoisse, l'angoisse de la séparation, de la mort de l'autre. Voici, résumé, le premier récit qu'il donne de ses premiers squiggles.

Un homme part à la chasse, il ne peut attraper l'oiseau, il ne peut attraper le poisson, il écrit un M (Qu'est-ce que c'est que ce M ?) ... Momie. Il fait peur à tous, c'est pour ça qu'il attrape rien.



Dessin. M.

De même que Thierry ne pouvait s'empêcher de pleurer, comme seule réponse à son désarroi intérieur et en écho aux pleurs qu'il ne pouvait avoir à la mort de son frère, n'étant pas encore né et de même qu'il a pu ensuite trouver des mots pour dire ce qui était difficile, pour approcher de son vécu profond, pour s'en faire l'allié et en accepter sans être détruit, les lignes de force un peu difficiles, de même les premiers gribouillis partent dans tous

les sens, au point de vue formel et peu à peu, au fil des mois, se montrent de plus en plus guidés par une main qui cherche l'expression mais qui a dominé la confusion.

Le dernier récit fait par Thierry est le suivant :

Il y a quelqu'un qui fait du ski, il met des œufs de Pâques à la montagne où il faisait du ski. Il y a les enfants qui cherchent dans la forêt et redescendent de la montagne avec la voiture. En bas, ils trouvent qu'il y a du soleil, alors ils rentrent dans un tunnel avec la voiture, et ils trouvent... ils ont une idée, c'est... ils ont pris deux bateaux, et ils les font naviguer sur un ruisseau (c'est un ruisseau qui ressemble à un étang, on avait dit) Oui, et après ils trouvent une abeille qui butine et le cœur, ça pourrait être quoi?... Et après ils trouvent que l'abeille elle est belle et c'est pour ça qu'il y a un cœur.

Thierry éprouve le besoin d'un deuxième récit, il en éprouve la survenue intérieure :

Une autre idée, ils se garent et après ils visitent une grotte et après ils trouvent un... ils prennent le bateau, un ruisseau dans la grotte et ils trouvent une nappe de... ils ressortent, ils trouvent une abeille qui butine et ils trouvent qu'elle est belle.

Je propose « mon idée à moi » :

(Ils arrivent dans la grotte ou le tunnel et ils ont un peu peur, ils ne savent pas s'ils vont bien ressortir.) Thierry s'étonne : Mais pourquoi ils ont peur ? parce que c'est la première fois qu'ils sont venus ? Moi j'ai pas eu peur quand je suis allé (à la grotte de...) Il y avait un gros monstre à l'intérieur, avant ?

Cet échange dont le symbolisme est très fort et peut concerner tout autant le passé que l'avenir (à 8 ans et demi, la pré-adolescence n'a pas démarré mais ce peut être une période préparatoire à la pré-adolescence), donne lieu à une suite, une fois que j'ai souligné que certaines grottes sont équipées et qu'on peut y aller sans crainte, mais aussi que, pour ceux qui y ont pénétré pour la première fois, on peut imaginer leur peur.

Le tunnel ou la grotte ça fait un peu peur, ils trouvent l'eau, mais c'est de l'eau sale, ils sont toujours pas très en forme, ils ont les bateaux pour y aller, heureusement, et après ils s'en sortent et ils trouvent une abeille (ils sont sortis de l'eau sale et dormante, parce que l'abeille n'est pas dans la grotte ni dans le tunnel ni dans l'eau sale) et ça leur fait chaud au cœur.

L'abeille associée au cœur dans chaque récit me suggère une interprétation transférentielle que je ne formule pas dans la séance, mais qui me paraît tout à fait significative des préoccupations œdipiennes de Thierry, rendues encore plus complexes par la souffrance de la mère endeuillée.

À travers ces squiggles, Thierry trouve petit à petit des contenus à ses mouvements internes difficiles, il peut les nommer, après leur transposition

dans l'imaginaire. Il peut ainsi aborder des zones que l'indicible de la souffrance et de la mort, interdisait d'accoster. Il peut se sentir plus fort et plus capable de gérer la séparation, de dire ses émotions.

C'est principalement cette capacité de parler au lieu de pleurer qui, se révélant, se construisant et se consolidant, a pu amener Thierry à régler son problème scolaire et à poursuivre son année et ses apprentissages. L'expression intense de mouvements internes, d'abord indicibles, puis, dans l'informe et ensuite dans l'informel, lui a été permise par cette proposition du squiggle qu'il a acceptée avec un engouement et un bénéfice d'égale intensité.

Squiggle et rêve-éveillé

Si les productions imaginaires de l'enfant sont la base de toute psychothérapie psychanalytique d'enfant, elles ne sont pas pour autant complètement similaires à des rêves-éveillés, lorsqu'on prend pour référence le rêve-éveillé de l'adulte. Entre le rêve-éveillé de l'enfant, à travers des dessins qu'il poursuit au long de la séance, à travers des jeux où il représente des scènes, et le squiggle avec sa succession de gribouillis nommés brièvement au fur et à mesure puis inscrits dans une chaîne significative dans un deuxième temps, la distinction existe aussi. La parenté aussi : les images semblent premières mais pour les décrire, les mots sont nécessaires, même s'ils sont souvent d'abord ceux de l'analyste, dans ses notes descriptives, ou dans ses paroles à l'enfant. Au cœur de ces mots, de ces phrases, le sens est là. Notre travail est d'aider l'enfant à se l'approprier, à engager avec ses productions, le même rapport que celui du petit devant le miroir, jusqu'à ce qu'il puisse dire « C'est moi ».

Concernant le vécu (dans la lignée de Nicole Fabre (8) et de ses écrits concernant le Vivre, le Voir et le Verbe) tout commence cependant par l'accomplissement des gribouillis. C'est ce geste qui est fondateur et de même que dans le rêve-éveillé de l'adulte, ce vécu est un état psychique particulier, ici, le vécu de l'acte, fondamental, peut varier selon l'investissement physique dans le geste, comme avec Thierry, selon l'investissement créatif des idées, des pensées, des tournures produites par la main qui gribouille, l'enfant qui gribouille, comme avec Maurice. Dans ce vécu, le transfert est présent. Non seulement le geste revivifie des contenus psychiques passés, dont certains peuvent être très précoces, très archaïques, si l'on se réfère aux premières productions graphiques des enfants où la maîtrise du trait n'est pas encore obtenue et, dans le squiggle, on renonce en principe à la maîtrise du trait. Mais encore il remet en jeu, en vie, des émotions qui sont là, sous-jacentes, et que, lorsqu'elles sont embrouillées,

confuses, aucun autre matériel ne permet de représenter de manière aussi démultipliée. On peut penser au matériel du modelage pour traduire ce passage du non-sens au sens mais le temps nécessaire pour modeler une seule figure ne peut être comparé à la richesse de ce qui est obtenu au cours d'une séance avec le squiggle. Certes, il faut aussi reconnaître que le temps nécessaire au modelage permet de s'appesantir sur le temps pris pour modeler, s'appesantir sur les éprouvés de ce modelage, affects vécus ou revécus. Dans le cas de Thierry, le temps pris à chaque squiggle est un peu à l'image de ce temps du modelage.

Cette présentation relativement rapide de l'utilisation des squiggles initiés par Winnicott correspond à l'utilisation assez fréquente de ce matériel, ou plutôt de cette méthode, en particulier quand l'enfant manifeste sa résistance soit à la cure elle-même, soit à la liberté d'associations proposée.

Deux cas très différents, sur le plan clinique, sur le plan de l'engagement dans la cure, sur celui de l'utilisation même du gribouillis et sur le plan des bénéfices retirés de ce moyen thérapeutique, nous permettent de cerner la richesse de cet outil, et montrent une modalité possible de travail psychothérapique, dans un cadre de psychothérapie psychanalytique où le rêve-éveillé et les images tiennent une place prépondérante. La résistance et ses différentes formes sont mises en évidence par les attitudes de l'enfant et les récits produits montrent l'avènement du sens.

Avec l'adolescent, un matériel identique peut être utilisé puisqu'il contourne une autre forme de résistance. Confronté à sa propre image menacée par le changement, en conflit autour des idéaux, de la dureté du roc biologique, de la réalité, l'adolescent refuse souvent de jouer, de dessiner. Le squiggle parle, lui, de gribouiller, et met en exergue l'approximation. Cela peut permettre à l'adolescent d'accepter cette méthode qui lui permet de maintenir active plus longtemps la fonction de masque protecteur dont jouissent les images.

Marianne SIMOND
Psychologue
Psychanalyste rêve-éveillé
Membre du GIREP
87, rue Nicolas Chorier
38000 Grenoble

BIBLIOGRAPHIE

- (1) WINNICOTT D.W. (1979) *La consultation thérapeutique et l'enfant*. Paris, Gallimard, Connaissance de l'inconscient. 416 p.
- (2) TAILLANDIER M. (2009) La cure de Pierre in *Revue Imaginaire & Inconscient*, n° 24 *Psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent*. Bordeaux, Esprit du Temps.
- (3) NATANSON M. (2009) Les enfances rêvées de l'enfant adopté in *Revue Imaginaire & Inconscient*, n° 24 *Psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent*. Bordeaux, Esprit du Temps.
- (4) SIMOND M. (2008) Les peurs de Martin. In *Revue Imaginaire & Inconscient*, n° 22 *Ces peurs qui nous habitent*. Bordeaux, Esprit du Temps.
- (5) BOUVET M. (1968) *Résistances Transfert – Écrits didactiques* Paris, Payot, p. 225.
- (6) Ibidem, p. 226.
- (7) Ibidem, p. 228.
- (8) FABRE N. MAUREY G. (1985) *Le rêve-éveillé analytique*. Toulouse, Privat.
- FABRE N. (1998) *Le travail de l'imaginaire en psychothérapie de l'enfant*. Paris, Dunod.

Marianne Simond – Squiggle et résistances

Résumé : L'auteur présente l'utilisation, en cure rêve-éveillé auprès de l'enfant, des squiggles initiés par Winnicott, en particulier dans le cas où l'enfant montre une résistance à la cure ou au rêve-éveillé. Deux cas cliniques d'enfant permettent d'en dire un peu plus sur la richesse de cette méthode et sur ses bénéfices, au titre du jeu des images avec le vécu, les mots, le sens et au titre des effets psychothérapeutiques. L'auteur évoque brièvement l'utilisation possible avec l'adolescent.

Mots-clés : Squiggle – Résistance – Transfert – Enfant – Adolescent – Rêve-éveillé.

Marianne Simond – Squiggle and resistances

Summary : The author presents the use of squiggles introduced by Winnicott, with children in *Rêve Éveillé* therapy, especially when the child resists the therapy or the *Rêve Éveillé* itself. She uses two clinical cases of children to expand on this method, its richness and its benefits, as a game with pictures and reality, words, and meaning, and as of its psychotherapeutic effects. The author also briefly touches upon its possible use with teenagers.

Key-words: Squiggles – Resistance – Transfer – Child – Adolescent – *Rêve-éveillé*.

Marianne Simond – *Squiggle e resistenze*

Riassunto: L'autrice presenta l'uso, durante le cure *rêve-éveillé* presso i bambini, degli squiggles (cioè il gioco dello scarabocchio) iniziati da Winnicott, e più particolarmente nel caso in cui il bambino presenta una resistenza alla cura o al *rêve-éveillé*. Due casi clinici di bambini permettono di far vedere la ricchezza di questo metodo e i suoi benefici, per il gioco delle immagini con il vissuto, le parole, il senso e per gli effetti psicoterapici. L'autrice evoca rapidamente l'uso possibile del metodo con l'adolescente.

Parole chiavi: *Squiggle* – Resistenza – Transfert – Bambino – Adolescente – *Rêve-éveillé*.